

M^{me} Adelina Patti a chanté dimanche à l'Opéra la Valentine des *Huguenots* dans une représentation donnée au bénéfice des Alsaciens-Lorrains. La simple annonce de cet événement avait mis en émoi depuis une semaine tout le dilettantisme parisien. C'est la curiosité qui mène le monde, et, lancés une fois sur cette piste, nous payons à prix d'or jusqu'à nos déceptions. Un talent, quel qu'il soit, se meut dans sa sphère, il a sa mesure et ses conditions, le joli, le *lovely* n'est point le beau ; telle est cependant la folie du succès, le prestige qui s'attache à certaines personnalités, qu'il se trouve toujours là sur leur chemin d'honnêtes gens pour les encourager, les applaudir, les acclamer dans leurs plus téméraires aventures, et le public, étourdi, fasciné, ahuri par ces tempêtes de bravos, ces avalanches de bouquets monstrueux et toutes ces démonstrations extravagantes qui vous rappellent le fanatisme des fakirs hindous se faisant broyer sous le char de l'idole, — le bon public, toujours et partout taillable et corvéable à merci, de s'écrier ensuite à la façon du chambellan Polonius : « Vous nous disiez que c'était un rossignol, mais non, vous vous trompiez, c'est bien un aigle ! »

Accueillie avec transport par la salle entière à son entrée en scène au second acte, M^{me} Adelina Patti a salué d'abord les spectateurs, puis la reine de Navarre, et Valentine de Saint-Bris a pris le jeu. La prononciation est bonne, les mots se dégagent clairs et martelés, çà et là seulement quelques fautes de prosodie, un luxe de muets qui feraient dresser les cheveux à Vaugelas, mais point d'italianisme, vous diriez plutôt cet accent cosmopolite des Russes et des Viennois parlant français. Le premier dialogue avec la reine, plein de nuances pourtant, passe inaperçu. Vient le finale et cette phrase vigoureuse où jadis M^{lle} Falcon entraînait la salle ; c'était pour la tragédienne une première occasion de se montrer, elle s'est dérobée. Au troisième acte, égal désappointement pour tous ceux qui pouvaient avoir compté sur les beaux // 953 // effets du récitatif : *O terreur ! Je frissonne au seul bruit de mes pas*. Cette phrase sublime et d'une si large envergure est dite sans pathétique et surtout sans autorité. Nous venons de prononcer le mot par lequel se résume notre opinion sur la manière dont M^{me} Patti tient le rôle de Valentine. Elle y manque absolument d'autorité. En dehors des passages où la virtuose seule est en jeu, le duo avec Marcel par exemple, qu'elle développe d'un organe splendide et peut-être encore avec plus de richesse et de style, on la voit s'agiter, se mutiner sans résultat sérieux, son geste fluet, saccadé, ne dépasse point la rampe. Il semble que cette puissante musique et ce grand drame la suffoquent, elle est là dedans comme l'oiseau qui tressaute dans sa cage, bat des ailes et, de guerre lasse, se dédommage de sa captivité par de gentils gazouillements.

On dira ce qu'on voudra, notre opéra français ne se laisse point aborder ainsi au pied levé, il faut pour supporter pendant cinq actes le poids de ces écrasantes conceptions du génie lyrique une éducation spéciale, une intelligence du théâtre, un acquis dont les trilles les mieux perlés et le plus beau *canto spianato* ne sauraient tenir lieu ; il faut surtout ce goût de l'idéal, ce sentiment profond du style et de la passion qui distinguent une vraie grande artiste d'une simple virtuose. Les Américains, les Russes, les Anglais, peuvent s'y tromper, confondre Lucie [Lucia] avec dona Anna [donna Anna], Valentine avec Violetta ; nous avons chez nous d'autres idées, et j'avoue qu'il ne me fâche point de voir de temps en temps ces éblouissants météores pâlir un peu au lustre de notre scène. Il résulte de là un enseignement fait pour rehausser à nos yeux le mérite des artistes que nous formons, et que ces quelques représentations de M^{me} Patti à l'Opéra ne décourageront pas, espérons-le. Sans nommer Cornélie Falcon, qui dès le premier jour, et sous les yeux mêmes du maître, réalisa le type de sa création, nous avons vu passer bien des Valentine, la Cruvelli [Crüwell], d'un si tragique essor dans le duo, — Rosine Stolz [Rosine Stoltz], un tempérament diabolique avec des éclairs de voix fulgurants, — que ceux qui l'ont

entendue se rappellent ces cordes basses dans le magnifique *adagio* à la Mozart du duo du troisième acte, et qu'ils comparent ; toutes valaient mieux que la Patti dans ce rôle de Valentine, qu'elles savaient au moins marquer d'un trait caractéristique et faire vivre de la vie du théâtre. Il est vrai qu'elles coûtaient moins cher : 6,000 francs par représentation, c'est *raide*, comme dit Olivier de Jalin, que nous allons bientôt retrouver à la Comédie-Française.

L'an dernier, quand le shah de Perse voulait exprimer son admiration à l'endroit d'une jeune personne, il s'écriait parlant à son père : « Ta fille est splendide, elle vaut 3,000 tomans! » C'est à croire aujourd'hui que le public ne raisonne pas autrement. Comment donc ne serait-ce point beau lorsque c'est si cher? et les applaudissemns, les ova- // 954 // -tions, de se régler en conséquence. Vous verrez qu'au prochain retour de M^{me} Nilsson dans *Ophélie*, l'enthousiasme sera moitié moindre, car, si le talent de la Patti vaut 6,000 francs, celui de Christine Nilsson n'en vaut, paraît-il, que 3,000! N'importe, malgré la sainte haine qui nous anime contre le régime des *étoiles*, essentiellement désorganisateur de tout ensemble dramatique, nous approuvons cette fois l'expérience, d'abord parce qu'une étoile ne peut que compromettre son prestige à se produire dans de pareilles conditions, ensuite parce que ces sortes de solennités ont cela de bon, que la troupe ordinaire se pique d'émulation, se serre les coudes, et, devant l'étrangère ou l'étranger, s'évertue à maintenir debout l'honneur de la maison.

C'est ainsi que cette représentation des *Huguenots* a merveilleusement marché ; l'orchestre et les chœurs surveillaient leurs mouvemens, les chanteurs, chose rare, étaient à leur affaire. M. Belval n'avait plus de ces écarts de voix qui lui jouent de si méchants tours dans *Robert le Diable*, et sa fille, M^{lle} Marie Belval, enlevait brillamment cette adorable cavatine où s'épanouissaient en mille floraisons toutes les enjolivures du style renaissance. D'ailleurs le rôle contemplatif de Marguerite de Navarre lui sied mieux que la princesse Isabelle. Il y avait je ne sais quelle crânerie nerveuse dans la façon dont elle semblait, par ses vocalises, défier le public, venu là pour n'en applaudir qu'une autre. Quant à M. Lassalle, c'est la reproduction exacte et fidèle de M. Faure : on n'imité pas plus scrupuleusement son chef d'emploi ; je lui reprocherai pourtant de se manier beaucoup, défaut encore plus grave chez un homme si grand. On dirait qu'il a gardé, comme un miel sur les lèvres, le goût de sa romance de *l'Esclave*. Il ne se contente pas de chanter Nevers, il le roucoule. — Sur la partition des *Huguenots*, il n'y a, Dieu merci, plus à revenir, on ne loue pas Hercule. Quelle musique et quel poème! Quand on se retrouve en présence d'un tel art, les rhapsodies shakspeariennes que débitent les librettistes d'aujourd'hui vous apparaissent comme un songe ridicule. Le poème des *Huguenot* serait beau même sans la musique de Meyerbeer ; mettez que des vers de Victor Hugo y remplacent la musique, et vous aurez encore un chef-d'œuvre ; c'est bien décidément, comme nous l'avons dit, l'opéra du siècle.

Journal Title : REVUE DES DEUX MONDES

Journal Subtitle : None

Day of Week : Sunday

Calendar Date : 15 OCTOBRE 1874

Printed Date Correct : Yes

Volume Number : TOME V – CINQUIÈME VOLUME

Year : XLIV^e ANNÉE

Series : TROISIÈME PÉRIODE

Issue : Livraison du 15 Octobre 1874 (SEPTEMBRE-OCTOBRE 1874)

Pagination : 952 à 954

Title of Article : REVUE MUSICALE

Subtitle of Article : M^{ME} PATTI A L'OPÉRA

Signature : F. de L....

Pseudonym : F. de LAGENEVAIS

Author : Ange-Henri Blaze

Layout: Main Text

Cross-reference: None